



<http://www.corsicamea.fr/>

L'affaire du Clos des roses. *Le Journal* – Edition du 17 janvier 1931 (source Gallica) Par Max Massot



Le bar de Laurent Giuseppi au col
d'Aspretto.

... Mais, au printemps de 1923, Bartoli rencontra Perfettini. Il était perdu.

L'assassin fugitif de la Pergola fleurie et le jeune homme prédisposé se connurent au début de mai 1928, dans un bouchon mal famé que tenait à Aspretto, tout près d'Ajaccio, Un receleur nommé Laurent Giuseppe, actuellement au. bague et qui avait eu l'honneur de connaître Bonnot et Garnier. Il fut l'indicateur du premier « coup dur ». exécuté en Corse par le sinistre Perfettini et son chaleureux disciple, Joseph Bartoli.

Ce fut l'affaire de Porticcio. Pas une goutte de sang n'y fut versée, mais elle indigna la Corse autant qu'un meurtre, parce qu'elle apparut comme un défi aux vertus essentielles de la race : « Tu ne voleras pas ; tu respecteras l'étranger !

Le médecin anglais Thomas Edmund Rice était un amoureux de Cynnos ; il avait choisi, sur l'éperon de Porticchio, à quinze kilomètres d'Ajaccio, une jolie maison à l'italienne, enfouie dans un jardin embaumé. Il l'avait appelée le Clos des roses, et l'habitait avec sa femme et une servante du pays, Anne Mancini. De là, sa compétence et sa bonté rayonnaient sur quelques lieues alentour. Son principal obligé, justement, était Laurent Giuseppe, maître tavernier, recruteur de drôles, et faux indicateur de la gendarmerie, car, pour mieux faire le jeu des bandits, il faisait semblant, d'accord avec eux, de les trahir.

Donc, ayant reçu les soins gracieux de M. Rice, aveugle au point de le prendre parfois pour confident, Giuseppe « donna le coup » à Perfettini.

Le 16 mai 1928, à 9 heures du soir, deux hommes se présentèrent, sans armes apparentes, au Clos des roses.

Mme Rice les fit entrer dans la salle à manger, où son mari était assis ; elle se retira aussitôt, croyant qu'ils venaient appeler le médecin pour un malade. Elle monta dans la chambre de sa bonne, déjà couchée, pour lui faire une recommandation quelconque. Sur ses pas, un homme franchit le seuil de la pièce. C'était Perfettini. Il tenait un revolver à chaque main. Ayant, d'un geste, imposé silence aux deux femmes, il fit lever Anne Mancini et poussa ses deux prisonnières devant lui, un canon de pistolet sur chaque nuque. Ils descendirent au salon. Là, Perfettini donna l'ordre à la servante de tourner le dos et de regarder dehors, par la fenêtre. Puis il somma la maîtresse de livrer ses bijoux. Elle refusa et tint bon. Il l'entraîna brutalement dans la salle à manger, où le docteur, toujours assis, regardait droit dans les yeux l'autre bandit, Joseph Bartoli, qui tenait sur lui son parabellum braqué.

Il y eut une atroce discussion. Les gredins demandèrent un chèque au porteur, parce que M. Rice disait n'avoir que 500 francs en espèces.

Puis ils s'impatientèrent, saisirent le médecin aux épaules, prétendant remmener comme otage. La voix cassée, veule et cruelle de Perfettini mêlait son argot traînant de quartier réservé aux dures sifflantes de Bartoli ; dressé sur ses pointes- comme un coq méchant.

Ils cédèrent.

Bartoli, bien piloté, avait franchi la passe. Ils emportaient 5.800 francs et tous les bijoux de famille du pauvre médecin, sans oublier un fusil de chasse, un très vieux revolver et des jumelles. En tout, pour une quinzaine de mille francs.

Le lendemain, Giuseppe, le cabaretier, recueillit les doléances de M. Rice. Il le plaignit ouvertement et s'indigna. Il avait l'air très sincère.

Désormais, la carrière de Joseph Bartoli est foudroyante.